

CH'ÖN MYÖNGGWAN

Une famille
à l'ancienne

roman traduit du coréen (du Sud)
par Patrick Maurus

Postface de Patrick Maurus

ACTES SUD

*À notre Maman qui préparait tous nos repas
dans la cuisine sombre toujours vide.*

LA MAISON DE MAMAN

Tout ce qui pouvait être vendu avait été vendu. La première chose vendue avait été la voiture vieille de dix ans. En très peu de temps j'avais vendu la télévision, le réfrigérateur et la machine à laver, le portable. Immédiatement après, les livres et la collection de vidéos tout entière avaient été débarrassés, laissant tout seul dans la pièce un matelas usé. Si j'avais pu vendre mon corps, je l'aurais vendu de bon cœur, mais il n'y avait personne pour acheter un homme de quarante-huit ans en train de devenir chauve. Quand j'ai reçu l'injonction du propriétaire de vider immédiatement les lieux, il ne me restait plus d'autre choix que d'envoyer mon corps voler au fond d'un précipice.

Juste après, j'ai reçu ce coup de fil de Maman.

— Tu dormais ?

— Non. J'étais levé.

— Tu as mangé ?

— Oui.

— Les gens qui travaillent dehors doivent bien manger pour aller travailler.

— Je sais.

Utilisant le téléphone qui ne me transmettait plus guère que le fait que j'étais en retard dans le paiement

de mon loyer, Maman et moi échangeons inévitablement depuis longtemps les mêmes répliques formelles. En temps normal, après “Je sais”, il y avait “Ne vous inquiétez pas”, mais ce jour-là je n’étais pas d’humeur pour “Ne vous inquiétez pas”. J’étais affamé depuis le matin et dans l’obligation absolue de vider la maison le lendemain.

Maman a senti que ça n’allait pas comme à l’ordinaire, elle n’a rien ajouté, puis brusquement elle m’a demandé, comme si la pensée lui en venait tout à coup :

— J’ai préparé une soupe au poulet au riz, tu viens manger ?

Une fois sur trois ou quatre conversations au téléphone, cela apparaissait dans son répertoire. Au menu, c’était la plupart du temps une cuisine simple, comme de la soupe au poulet, du chop suey ou des pâtes au bouillon de soja, mais aux yeux de Maman, il s’agissait d’une cuisine spéciale.

Aussi regrettable que cela ait été, en temps normal, je n’avais jamais eu une seule fois l’occasion d’accepter l’invitation de Maman. C’était à peine si je répondais “Je suis occupé, je ne peux pas” ou “Je viendrai plus tard”. Mais ce matin-là, la situation était différente. À l’instant même où Maman m’a proposé de venir manger sa soupe au poulet, la faim m’a subitement assailli. Sentant le goût de la soupe au poulet, j’ai été envahi du désir furieux de tremper ma cuillère dans la marmite remplie à ras bord. Alors, sans m’en rendre compte, j’ai laissé échapper la réponse “Oui”.

— Quoi ?

Quand Maman, accoutumée à subir chaque fois mes refus, m’a posé sa question, surprise par ma

réponse imprévue, j'ai été pris d'une nausée. Peu après, j'ai répondu d'une voix hésitante.

— Je pars tout de suite, Maman.

*

Depuis peu, j'étais arrivé au bord d'un précipice où il était impossible de faire un seul pas de plus. Plus de sortie de secours ni de lueur de salut, c'était la ruine complète de toute possibilité de résurrection ! Telle était ma situation à l'époque. Il y avait longtemps que j'étais interdit bancaire et il ne me restait pas un centime sur mon salaire pour payer mon loyer en retard.

J'avais emprunté de l'argent à tous les gens de mon entourage et je n'avais remboursé personne. Je ne participais ni aux cérémonies de mariage ni aux funérailles en personne ou avec contribution*. Si par hasard je m'y trouvais, j'avais pris l'habitude de me battre et de me saouler au dernier degré. Mes aînés avaient honte de moi et mes cadets me méprisaient. Mais même avant eux, la première à m'avoir quitté, ç'avait été ma femme. Ma femme... (Je suis désolé, mais je ne veux pas prononcer un seul mot à propos de ma femme. Seulement, elle avait senti avant tout le monde l'odeur de l'échec et le seul fait clair était qu'elle avait emballé instantanément son linge), toutes les relations humaines échouant en fin de compte, personne ne me téléphonait plus. Même les employés des agences de recouvrement des dettes obstinés comme des hyènes ne reprenaient

* Parce qu'il faut toujours apporter une enveloppe d'argent en guise de cadeau. (*N.d.T.*)

plus contact et m'avaient abandonné. Petit à petit je m'étais retrouvé isolé du monde.

J'ai pris le métro et pendant que j'allais chez Maman, j'ai compris que hormis le précipice, il me restait un choix. C'était justement de rentrer tout droit chez Maman. Bien sûr, ce n'était pas parce que je n'y avais jamais pensé auparavant. Mais en vérité, j'aurais préféré la mort. À quarante-huit ans, l'idée de m'imposer chez Maman qui en avait plus de soixante-dix était honteuse et embarrassante, mais la vérité la plus terrible encore était que mon frère aîné s'incrustait chez elle depuis deux années déjà.

*

L'immeuble où vivait Maman, en périphérie d'une ville nouvelle, longeait la voie ferrée et se trouvait au milieu de vieux lotissements alignés. Il y avait en tout vingt-deux familles, mais, même si cinq voitures seulement pouvaient entrer dans la cour, la circulation des piétons n'en était pas moins difficile et les murs étroits du bâtiment maculés de traces d'eau de pluie étaient lézardés ici et là, révélant que les habitants étaient dans le besoin.

L'arrière du bâtiment était plus inquiétant. Comme si les travailleurs n'ayant pas reçu leur salaire en retard avaient tout laissé en plan, la phase finale chaotique de la construction avait laissé apparaître par endroits dans les murs défoncés l'armature de fer. De plus, comme des dizaines de bouteilles de gaz étaient abandonnées n'importe comment autour des murs du petit immeuble, tel un membre d'Al-Qaida en train d'enrouler autour de tout son corps une

ceinture d'explosifs, il semblait dangereux et pathétique. Le vieux bâtiment laissé ainsi depuis bientôt vingt ans dévoilait publiquement la pauvreté et le désespoir des habitants.

Ainsi donc, si je devais m'estimer heureux d'une chose, c'était que dans le bloc où vivait Maman, elle occupait trois pièces d'une superficie comparativement large de vingt-quatre *p'yōng**. Cet appartement était celui que nous avons acheté dix ans plus tôt avec les indemnités que nous avons reçues lorsque mon père qui rentrait du travail à moto avait été mortellement renversé par une voiture. À cette époque, mon père travaillait dans la surveillance des barres d'immeubles des environs. Pour ainsi dire, c'était comme si la vie de mon père avait été échangée contre cet appartement de vingt-quatre *p'yōng*, mais, quelques années après, il n'y avait plus personne pour avoir conscience d'une telle réalité.

J'ai vidé complètement les deux bols de *takchuk* servis par Maman. C'était le même goût du *takchuk* que je mangeais souvent quand j'étais petit. Je ne peux pas vraiment dire que le savoir-faire culinaire de Maman était hors du commun, mais elle préparait en un tour de main n'importe quelle nourriture sans trop de difficultés, et en plus elle était capable de reproduire, de manière à peu près ressemblante, les saveurs. En pensant que cela faisait plus de deux ans que je n'avais pas mangé cette cuisine préparée comme cela en trois coups de cuillères à pot, j'ai porté à ma bouche en silence la soupe de poulet. Maman semblait s'interroger à propos de mon apparence considérablement

* Le *p'yōng* équivaut à environ 3,3 mètres carrés. (N.d.T.)

changée et m'observait pendant que je mangeais. Elle attendait donc que je vide mon bol et que je veuille encore de la soupe, mais j'ai fait un geste de la main en repoussant la table de collation.

Cela faisait presque deux ans que je n'avais pas vu Maman. J'avais l'habitude de faire un saut à contre-cœur chez elle tout au plus trois ou quatre fois par an, au moment des fêtes ou pour l'anniversaire de la mort de mon père, mais, depuis que j'étais en pleine déconfiture et que je vivais sous l'emprise de l'alcool, c'était ma faute si je n'y faisais pas plus souvent un saut. Maman, que ce soit à la maison ou à l'extérieur, était toujours maquillée et paraissait plus jeune que son âge, mais elle ne pouvait pas dissimuler la lueur du déclin qui se lisait même sur son visage. Si Maman qui avait dépassé les soixante-dix ans se maquillait, c'était parce que après la mort de mon père elle avait commencé avec un partenaire à vendre des produits de beauté bon marché dans le quartier. Dès le début, la vieille femme avait eu l'intention d'en vendre beaucoup, mais malgré tout, en tenant compte du fait que cela faisait une dizaine d'années qu'elle était dans ce commerce, à sa manière il semblait qu'elle gagnait à peu près de quoi vivre.

Heureusement, mon grand frère n'était pas à la maison. D'après Maman, il était allé rencontrer un ami, mais je ne pouvais pas la croire. Maintenant, il n'y avait plus aucune raison que mon frère ait un ami.

Pendant que Maman faisait la vaisselle, appuyé sur le sofa en fumant une cigarette, de mes propres yeux j'ai examiné l'intérieur de la maison. En observant les trois pièces d'une petite superficie, j'ai constaté que le salon était un peu étroit, et il m'est venu l'idée

qu'une pièce de plus serait une chance. Par la porte entrouverte, j'ai jeté un coup d'œil dans l'entrée et j'ai remarqué qu'il y avait une vieille armoire et des habits entassés, ainsi que divers objets tels qu'un portemanteau, un aspirateur et un ventilateur, etc., qui remplissaient entièrement la pièce. Comme personne n'utilisait cette pièce, elle paraissait servir à la fois de dépôt et d'armoire. Si on la trouvait trop étroite, l'armoire pouvait être placée sur le balcon.

— Toi, tu restes là ?

En sortant après avoir fait la vaisselle, elle m'a interrogé.

Tu restes là, qu'est-ce que cela voulait dire ? Comme je savais que Maman avait deviné mes pensées, j'ai marmonné sans répondre, Maman, en désignant les cartons de maquillage entassés dans un coin de la cuisine, m'a dit :

— Quelqu'un m'a dit de passer voir de la marchandise, alors je reviens tout de suite...

— Alors, je serai encore là, allez-y.

Après le départ de Maman qui avait emporté quelques cartons de maquillage, je me suis effondré sur le canapé et j'ai lentement fumé une autre cigarette. Rentrer à la maison ou non, et si je ne rentrais pas, je deviendrais inévitablement un sans domicile fixe et même comme cela est-ce qu'il ne serait pas préférable d'être sans domicile et de ne pas rentrer, mais si je disais que je rentrais vivre à la maison, Maman à tous les coups me dirait "Qu'est-ce que tu dis", et les idées allaient et venaient dans ma tête et ainsi de suite, comme je me sentais tout mou, j'ai posé ma tête sur le sofa et je me suis laissé aller. À l'intérieur, comme d'habitude, la délicieuse